

décès de son fils aimé, le premier jour du huitième mois de l'an 4 de l'ère Eikyō (1432)⁶³, deux ans après la rédaction de *Shudōsho*, probablement au cours d'une tournée dans la province actuelle de Mie. Motoshige On.ami se déclare alors officiellement chef de la compagnie Kanze.

L'ordre d'exil pour la lointaine île de Sado, décrété par le shōgun, est intimé à Zeami.

De nombreuses hypothèses ont été émises pour expliquer cette condamnation. Était-ce pour avoir refusé d'accepter ce nouveau chef et de lui transmettre les traités sur son art, comme l'avait fait autrefois le maître de poésie Reizei Tameyuki ? Le *Shiza yakusha mokuroku*, « Registre des acteurs des quatre compagnies », précise que Zeami fut exilé dans l'île de Sado parce qu'il avait préféré Zenchiku à son propre fils⁶⁴. Par fils, nous devons comprendre ici Motoshige On.ami, le fils adoptif de Zeami. Le fait que Zeami ait effectivement transmis à Zenchiku les traités *Rikugi*⁶⁵, « Les six modes » et *Shūgyoku tokka*⁶⁶, « Amasser les joyaux, atteindre la fleur » et pas un seul à Motoshige, vient étayer cette affirmation.

Le vieux maître quitta la capitale pour l'exil le quatrième jour du cinquième mois de l'an 6 de l'ère Eikyō (1434)⁶⁷ et disparut à l'âge de quatre-vingt-un ans le huitième jour du huitième mois⁶⁸.

BIBLIOGRAPHIE

- GROUX Sakae, *Zeami et ses entretiens sur le nô*. Paris, POF, 1991.
 KŌSAI Tsutomu, *Zeami shinkō*. Tokyo, Wanya shoten, 1972, 4^e éd.
 KŌSAI Tsutomu, *Zoku Zeami shinkō*. Tokyo, Wanya shoten, 1974.
 OMOTE Akira et KATŌ Shūichi, *Zeami Zenchiku in Nikon shisō taikō* tome XXIV. Tokyo, Iwanami shoten, 1974.
 OMOTE Akira, *Nōgakushi shinkō (ichū)*. Wanya shoten, 1979.
 NOSE Asaji, *Nōgaku genryūkō*. Tokyo, Iwanami shoten, 1972, 6^e éd.

63. OMOTE et KATŌ, « Museki issui », p. 242-243.

64. Source retranscrite par NOSE, p. 729.

65. On l'apprend par la postface datée du neuvième jour du troisième mois de l'an 35 de l'ère Ōei (1428).

66. Information également donnée par la postface datée du premier jour du sixième mois de l'an 1 de l'ère Shōchō (1428).

67. OMOTE et KATŌ, « Kintōsho », p. 250.

68. Ces dates et son âge ont été établis grâce aux documents retrouvés dans le monastère Fuganji par les chercheurs Omote Akira et Kōsai Tsutomu.

LE WAZOKU DÔJIKUN DE KAIBARA EKKEN : PREMIER TRAITÉ DE PÉDAGOGIE JAPONAIS

La rédaction du *Wazoku dōjikon* 和俗童子訓 par Kaibara Ekken 貝原益軒 (ou Ekken, 1630-1714) constitue un événement majeur dans l'histoire de l'éducation au Japon. C'est en effet la première fois, avec ces « Préceptes sur les coutumes japonaises à l'usage des enfants », qu'est proposé dans ce pays un programme d'enseignement à la fois global et détaillé allant des années d'enfance à l'âge adulte : un véritable traité pédagogique pour une éducation scolaire distinguant un niveau élémentaire de six à quinze ans, et une « grande étude » qui en constituait l'aboutissement.

Le *Wazoku dōjikon* est un ouvrage écrit, au soir de sa vie, par un homme de quatre-vingts ans qui y résume, pour les générations présentes et futures, ce que le savoir – immense – accumulé durant une existence remarquablement longue – d'une richesse inouïe – lui a appris de ce que devait être l'éducation des hommes... et celle des femmes. Il est en outre écrit à une époque où Kaibara est en train de parachever sa réflexion critique sur le néoconfucianisme, qui culminera avec la rédaction, l'année même de sa mort, des « Écrits des pensées prudentes », *Shinshiroku* 慎思錄 (1714) et, surtout, des « Écrits du grand doute », *Daigiroku* 大疑錄 (1714) (Maruyama, 1989 : 62).

Kaibara, en effet, ne fut pas seulement l'un des éducateurs les plus représentatifs de l'époque d'Edo (1603-1868) – avec Ogyū Sorai 荻生徂来 (1666-1728) et Itō Jinsai 伊藤仁斎 (1627-1705) –, il marqua aussi son époque en tant que philologue, philosophe confucianiste, moraliste, géographe, historien, généalogiste, biographe, botaniste, poète, comme en témoigne la bonne centaine d'écrits qu'il a laissés, parmi lesquels figurent plusieurs dictionnaires et de nombreux récits de voyages (Kaibara, 1910-1911).

Né en 1630 au château de Fukuoka, Kaibara voit très tôt son enfance endeuillée par la mort de sa mère : il est alors à peine dans sa cinquième année. Doué « naturellement » pour l'étude, il commence, selon ses contemporains, celle des *kana* 仮名 à six ans

et celle des *kanji* 漢字 à huit. Il entre au service de Kuroda Tadayuki 黒田忠之 (1602-1654), seigneur du fief de Fukuoka 福岡藩 (île de Kyūshū), à l'âge de 17 ans. À 18 ans, il se rend pour la première fois à Edo, et en revient l'année suivante, année durant laquelle il accomplit les rites du passage à l'âge adulte. Jeté en prison un an plus tard par Kuroda, il mène, une fois libéré, et pendant sept ans, jusqu'à l'âge de vingt-six ans, une vie de samurai 侍 errant, de *rōnin* 浪人 plus ou moins oisif. Il étudie ensuite à Kyōto pendant sept autres années, et entreprend de longs voyages dans tout le pays – voyages dont il tirera ses fameuses notes descriptives et géographiques – avant de retourner au service de la famille Kuroda. Tour à tour enseignant ou étudiant, et tout en continuant ses voyages à l'intérieur du Japon, il entame la rédaction de sa longue œuvre écrite : compilations généalogiques, monographies régionales et ouvrages de botanique, etc. Prolifique, Kaibara est également un auteur tardif : l'essentiel de son œuvre philosophique et pédagogique est écrite à cinquante ans passés¹.

Le *Wazoku dōjūkun*, publié en 1710, fait partie de ses nombreux ouvrages consacrés aux préceptes : « Préceptes sur les cinq types de relations humaines », *Gorinkun* 五倫訓 (1703) ; « Préceptes pour les hommes de bien », *Kunshikun* 君子訓 (1703) ; « Préceptes et coutumes du pays de Yamato », *Yamato zokkun* 大和俗訓 (1708) ; « Préceptes sur les cinq vertus », *Gojōkun* 五常訓 (1711) ; « Préceptes sur la voie de la famille », *Kadōkun* 家道訓 (1711) ; « Préceptes d'hygiène », *Yōjōkun* 養生訓 (1713), etc. Il se situe également dans la continuité de ses ouvrages sur l'écriture et la langue japonaises – « Explication des signes japonais », *Wajikai* 和字解 (1699) ; « Modèles d'écriture », *Shinkaku kihan* 心画規範 (1712) ; etc. –, et de ceux, plus anciens, sur l'étude – « Règles pour l'étude », *Gakusoku* 學則 (1687), etc. –, la famille et l'enfant – « Préceptes sur la famille en japonais », *Waji kakun* 和字家訓 (1687).

Le *Wazoku dōjūkun* se compose de cinq parties ou chapitres, que précède un court avant-propos. Ce dernier ainsi que les chapitres I et II proposent des considérations générales sur l'éducation. Les chapitres III et IV, auxquels nous nous intéresserons ici, concernent plus spécialement la progression scolaire et les deux

principaux apprentissages que sont ceux de la lecture et de l'écriture. Le chapitre V, enfin, est consacré à l'éducation des filles et des femmes – un chapitre dans la rédaction duquel certains pensent qu'il aurait été grandement aidé par son épouse Kaibara Tōken 貞原東軒 (1651-1713).

La composition du *Wazoku dōjūkun* montre clairement comment, durant l'époque d'Edo, étudiant consistait avant tout, sur le plan de l'acquisition des savoir-faire, à maîtriser l'écrit dans ses deux dimensions de production et de réception. Cette maîtrise n'était cependant pas pour Kaibara le seul apanage des hommes. Si l'éducation des filles et des jeunes femmes est, à la différence de celle des garçons, essentiellement entre les mains – et donc sous la responsabilité – des parents, et si elle a pour objectif principal de faire acquérir la vertu féminine nécessaire au rôle central que les femmes auront à jouer au sein de leur futur foyer, cela ne doit cependant pas pour autant, selon Kaibara, les tenir éloignées du savoir. Il inclut donc dans leur programme d'étude, à partir de sept ans, aussi bien l'apprentissage des *kana* que celui des « signes des hommes », les *kanji*, et, à partir de dix ans, la lecture du *Classique de la piété filiale* (*Kōkyō*² 孝經) et de certains passages des *Entretiens* de Confucius (*Rongo*³ 論語). Enfin, outre bien sûr les arts de la maison, il souhaite les voir maîtriser également le calcul et... l'écriture. Certes la vision que Kaibara a des femmes reste marquée par l'époque et par la morale confucéenne, mais, en insistant sur l'éducation de base qu'elles doivent recevoir, il adopte un point de vue dont on dit en général qu'il ne vit le jour qu'avec – ou après – la Restauration de Meiji en 1868. Il en va de même pour l'enseignement du calcul en général, vis-à-vis duquel Kaibara fait figure de précurseur. Cet enseignement est nécessaire, à ses yeux, pour le bon déroulement des affaires de la vie quotidienne, familiale et économique, à tous les niveaux de la société, point de vue que la grande majorité des maîtres confucéens et, plus généralement, l'ensemble des enseignants de l'époque sont loin de partager : la maîtrise de l'arithmétique était en effet considérée comme vile, puisque indispensable à ceux qui se trouvaient au plus bas de l'échelle sociale, les marchands.

2. Chin. Xiaojing (merci à Christine Nguyen Tri qui a bien voulu établir une transcription homophone en alphabet latin de l'ensemble des noms propres et des titres d'ouvrages chinois cités dans le texte).

3. Chin. Lunyu.

1. Pour une biographie détaillée voir, en français : Maison franco-japonaise (1985) ; en anglais : TUCKER (1989) ; et en japonais : ISHIKAWA K. (1961), ISHIKAWA M. (1968), KARASAWA (1984).

La plupart des idées fondamentales sur l'éducation que Kaibara présente dans les deux premiers chapitres ainsi que dans son introduction sont reprises dans les chapitres iii et iv dont nous proposons ici une traduction. Résumons-les brièvement.

Pour Kaibara, l'éducation vise en premier lieu – et presque exclusivement – la formation d'hommes vertueux – hommes de bien et nobles âmes, *kunshi* 君子 –, et sa réussite ne peut être que l'aboutissement d'un processus d'assimilation des savoirs et des vertus qui commence dès le plus jeune âge. L'insistance de Kaibara sur la nécessaire précocité de l'éducation est un de ses apports principaux à la réflexion pédagogique de l'époque. Pour lui, l'éducation est par ailleurs pluridisciplinaire, comme on dirait aujourd'hui : si le sésame de cette éducation est la maîtrise de l'écrit, de la lecture et de l'écriture, et si l'essence en est la morale confucéenne, elle englobe cependant aussi les arts de la guerre – sur lesquels Kaibara s'attarde peu dans ce texte – et, surtout, les savoirs pratiques. Il est à noter par ailleurs que, pour insister aussi sur le soin tout particulier qu'il faut apporter à l'éducation des enfants des familles de *daimyô* 大名 et de samurai de haut rang qui seront amenés à « diriger » – moralité, savoirs académiques et art de gouverner –, Kaibara n'en mentionne pas moins la nécessité d'une éducation pour toutes les autres classes, y compris les plus basses.

Considérant que tout homme à sa naissance possède la même nature que ses semblables, et que seule une éducation précoce et de qualité fait la différence entre le vaurien ou l'ignare et l'homme cultivé et vertueux, Kaibara énonce des « vérités » qui vont traverser les siècles et qui restent aujourd'hui encore d'actualité dans l'Archipel. Livrés à eux-mêmes, les individus acquièrent rapidement et très jeunes de mauvaises habitudes, il est donc nécessaire de les éduquer le plus tôt possible ; mais les confier à un professeur ne suffit pas, il faut aussi que celui-ci soit bon. Le rôle des parents est, pour lui, capital – il y revient à maintes reprises : les parents doivent être sévères et ne pas se laisser aveugler par l'amour qu'ils portent à leurs enfants en étant trop permissifs, c'est leur propre intérêt, celui de leur famille et celui de la société qui sont en jeu ici – ; ils doivent guider leurs enfants en paroles et en actes, c'est-à-dire par l'exemple, sur la voie de l'honnêteté, de la piété filiale et du respect d'autrui ; ils ne doivent pas hésiter à les réprimer systématiquement quand ils se conduisent mal – mais sans exagération dans les punitions toutefois. D'un autre côté, l'enfant vivant dans un monde différent de celui des adultes, son éducation doit

suivre une progression respectueuse de sa croissance – même si celle-ci est supposée être la même pour tous – et c'est précisément dans son entourage qu'il trouvera des motivations. Enfin, autre point de vue réellement novateur, celui dans lequel Kaibara exprime sa conviction que seule la compréhension préalable de la nécessité de l'étude permet celle-ci et la rend efficace, la seule motivation valable étant l'intelligence du but à atteindre : que l'on parvienne à faire comprendre à l'élève pourquoi il doit étudier, et la partie est gagnée...

Comparé aux autres textes « éducatifs » de l'époque : *Jitsugokyô* 実語教⁴, *Dôjikyô* 童子教⁵, *Gakusoku* 學則 (Règles pour l'étude) d'Ogyû Sorai, etc., l'intérêt du texte de Kaibara est qu'il ne se présente pas du tout comme un simple catalogue de principes moraux et de vertus destiné à être lu aux – ou par les – enfants ; l'ouvrage de Kaibara, par ailleurs d'une philosophie plus égalitariste et moins élitiste, est plus pragmatique : il se pose en véritable traité de pédagogie dans lequel figurent une progression, des contenus programmatiques, des bibliographies et des « méthodes » (ou pour le moins des recommandations pratiques), le tout à l'intention des parents et des enseignants – de tous les parents et de tous les enseignants. En ce sens, il est extrêmement significatif que Kaibara ait rédigé son livre – comme d'ailleurs ses autres livres de

4. Livre de morale pour enfants en un seul volume contenant des maximes et des préceptes extraits des classiques chinois. Il date de la fin de l'époque de Heian et est attribué à Kûkai 空海 (774-835). C'est probablement le seul manuel qui, avec le *Senjimon* 千字文, fut utilisé sans interruption pendant plus de huit siècles jusqu'à la Restauration de Meiji. Écrit en *kanbun*, sa première et très célèbre maxime offre un bon exemple de son contenu : « La montagne est précieuse non parce qu'elle est haute, mais parce qu'elle porte des arbres ».

5. Livre également en un seul volume qui, en trois cent trente versets de cinq caractères chacun, présente des préceptes de morale destinés aux enfants : maximes confucéennes, bienfaits de la science, comportements modèles de personnages historiques chinois, etc. Sa rédaction a été influencée par le *Jitsugokyô*, avec lequel il a souvent été réuni en un seul volume à partir de 1650 sous le titre de *Dôjikyô heishô* 童子教併抄, « Recueil combiné destiné à l'éducation des enfants ». L'auteur et la date de rédaction du *Dôjikyô* sont inconnus, bien qu'il s'agisse, semble-t-il, d'un ouvrage de la fin de l'époque de Kamakura. Plus récent que le *Jitsugokyô*, le *Dôjikyô* était pourtant lui aussi écrit en pur chinois, et son contenu, empreint de philosophie bouddhique et confucéenne, restait souvent hermétique aux enseignants eux-mêmes. Les deux ouvrages eurent une grande influence sur la formation morale des Japonais et furent notamment utilisés pour l'enseignement de la lecture et de l'écriture dans les *terakoya*. Ils sont souvent considérés comme faisant partie des *ôraino* avec lesquels ils partagent de nombreuses caractéristiques.

préceptes – non pas en *kanbun*, la langue écrite des lettrés, mais en « japonais », dans un style très simple et compréhensible par le plus grand nombre de ses contemporains, un style qui mêlait *kanji* et *kana*.

Cette caractéristique de l'ouvrage de Kaibara fera son succès, dans un contexte social où de nombreuses écoles voient le jour et se développent, et où la demande éducative de la population vient de plus en plus importante. Le début du xviii^e siècle marque en effet l'amorce du mouvement qui va amener très rapidement tous les fiefs à se pourvoir d'une école, *hankô* 藩校, réservée en général aux enfants de la classe des guerriers, en même temps qu'il va faire éclore et se multiplier, de décennies en décennies jusqu'à la Restauration de Meiji, les « petites écoles » ou « écoles du peuple », les *terakoya* 寺子屋, ouvertes à tous.

Ce qui fera également le succès de l'ouvrage, c'est que, au-delà de ses aspects novateurs, l'essentiel de son contenu reste parfaitement en phase avec les valeurs de la société de l'époque. Sur les plans autres que ceux que nous avons évoqués Kaibara reste, en effet, fidèle au modèle éducatif des confucianistes et néoconfucianistes chinois, au premier rang desquels Shushi (Zhu zi 朱子, 1130-1200) lui-même. Il n'est pour s'en convaincre que de comparer certains passages de notre traduction avec les citations que propose Jean-Pierre Drège (1991) pour illustrer son article « La lecture et l'écriture en Chine et la xylographie » : éducation fondée sur les Quatre Livres et les Cinq Classiques, importance de la compréhension du passé et donc de l'histoire, progression relative aux classiques, importance donnée à la mémorisation, cérémonial à accomplir avant de lire, respect des ouvrages, régularité de l'effort, concentration de tous les instants, lecture par « l'esprit, les yeux et la bouche »⁶, décompte du nombre de caractères à étudier, insistance sur le style carré, et sur l'aspect rituel de la pratique de l'écriture, etc.

En fait, nous avons, avec le *Wazoku dôjikin*, une très bonne illustration de ce que nous avons appelé et analysé ailleurs (Galan, 1998b) la « méthode classique » d'enseignement de la lecture, méthode qui domina les pratiques pédagogiques durant l'époque d'Edo, survécut un temps au début de l'ère Meiji, puis se fondit dans les nouvelles pratiques... Rappelons-en les principales caractéristiques :

6. Cf. Drège, p. 97.

– la lecture est considérée comme l'unique voie vers le savoir, que celui-ci touche à la philosophie, à la religion, à la stratégie militaire, aux arts, à l'histoire, etc. ;

– la conception classique de la lecture et de son enseignement repose sur le principe selon lequel : « l'étude, c'est la lecture, et la lecture, c'est l'étude », *gakumon sunawachi dokusho* 学問即讀書 ;

– apprendre à lire et apprendre à écrire – qui sont considérés comme des apprentissages relativement distincts (il est significatif en cela qu'ils fassent chacun l'objet d'un chapitre) – requièrent efforts, persévérance et douleur ;

– le processus d'apprentissage lui-même doit permettre de moraliser les esprits tant par le contenu des supports de lecture ou d'écriture utilisés que par les contraintes qui lui sont propres ;

– les deux pratiques principales de cette méthode sont – comme on le voit bien dans l'ouvrage de Kaibara – la lecture de type *soku* 素読 (ou *suyomi*), « lecture-déchiffrage » ou « lecture à haute voix » – lecture de pure répétition qui ne se préoccupe guère du sens du texte lu –, et la lecture dite, ici, *kôgi* 講義 ou « lecture/cours-explication », en général effectuée par le maître lui-même ou par les élèves les plus avancés dans l'étude ;

– le principe de base de cette pédagogie est qu'en répétant encore et encore, on finit par parvenir « naturellement » au sens, selon l'adage chinois qui dit que : « si on lit cent fois un texte le sens surgit de lui-même », *dokusho hyappen i onozukara tsûzu* 読書百遍意自通ず⁷ ;

– enfin, apprendre à lire et à écrire est un acte de longue haleine qui repose presque exclusivement sur la mémorisation pure et la répétition ; ces dernières étant facilitées par une progression qui s'efforce d'aller du facile au difficile, c'est-à-dire du signe au mot puis au texte, pour l'écriture d'abord, pour la lecture ensuite, ainsi que par une présentation des textes, *ôraimono* 往来物 ou classiques, des plus abordables au plus obscurs.

Pour autant, la méthode classique d'enseignement de la lecture ne procédait pas véritablement par synthèse. Ainsi, comme on le voit dans le *Wazoku dôjikin*, l'étude des signes de l'écrit, par exemple, n'était ni graduelle ni ordonnée en fonction de la simplicité graphique de ceux-ci. Il s'agissait en fait d'une méthode cumulative plus que globale, et le sens restait toujours second, comme on le comprendra en lisant les pages suivantes.

7. *Ibid.*, p. 83.

fants] et on [leur] fera lire et apprendre à écrire les *kana* à partir de six ou sept ans. Au début, on enseignera les *kana* en écrivant en *hiragana* les cinquante sons [*a, i, u, e, o*, etc.] et en les leur faisant lire horizontalement et verticalement, ainsi qu'en les leur faisant écrire. On fera également apprendre des modèles de phrases en *kana* tirés d'*ôraino*⁹ ordinaires. C'est aussi à partir de cette [sixième] année qu'on enseignera le respect des supérieurs et des aînés, qu'on apprendra à distinguer les supérieurs et les inférieurs, les jeunes et les aînés, et que l'on enseignera les usages de la langue.

[2] À partir de sept ans, les garçons et les filles ne s'assiéront plus côte à côte aux mêmes places et ne prendront plus leur repas ensemble. Cet âge est celui où l'intelligence des enfants commence à s'éveiller et où ceux-ci deviennent capables de comprendre ce qu'on leur dit. Aussi évaluera-t-on leurs aptitudes et, si celles-ci correspondent bien à celles de leur âge, leur enseignera-t-on l'étiquette. On [continuera] également à leur apprendre à lire et à écrire les *kana*.

[3] Huit ans est l'âge où, traditionnellement, on entre à la petite école [*shôgaku* 小學校]. Au début, on enseignera les convenances adaptées aux jeunes enfants et on réprimandera l'impolitesse. On enseignera également, à partir de cet âge, la manière correcte de se comporter, celle de se présenter devant un supérieur et de se retirer, la façon de s'adresser ou de répondre à un supérieur ou à un invité, celle de placer les plats devant un supérieur ou de les reprendre avant de se retirer, celle de présenter une coupe de saké et de la remplir en tenant le cruchon à saké, celle de présenter les mets légers [qui accompagnent l'alcool], ainsi que la façon de servir le thé. On enseignera par ailleurs les bonnes manières pour, soi-même, manger, et celles pour boire en recevant une coupe de saké ou des mets légers donnés par un supérieur ou encore en recevant une coupe des mains d'un invité ; on enseignera de même la manière de saluer une personne supérieure. Et on enseignera encore l'étiquette du thé. À partir des personnes que l'enfant côtoie [au quotidien], on lui enseignera avant tout la voie de la piété filiale et celle du respect des aînés. On appelle piété filiale le fait de bien servir ses parents et respect des aînés celui de bien servir ceux qui

9. Terme générique qui désigne les ouvrages, autres que les Classiques chinois, utilisés durant les époques précédant l'ère Meiji en tant que manuels scolaires pour l'enseignement élémentaire (Galan, 1998a).

Bien d'autres aspects de ce texte mériteraient d'être présentés, notamment ceux qui concernent l'enseignement de l'écriture ou, plus particulièrement encore, ceux qui traduisent le mépris que Kaibara éprouve à l'encontre de ses compatriotes « calligraphes » contemporains. À lire les critiques qu'il leur adresse et, plus généralement, les lignes qu'il consacre à la « méthode d'écriture », *shohô* 書法, on comprend bien par ailleurs le contresens que nous faisons souvent en confondant cette méthode ou discipline d'écriture avec la calligraphie, quand on ramène celle-ci à un simple art de la « belle écriture » : il n'est en effet point question de fioritures de la « belle écriture » : il n'est en effet point question d'écrire... ici, comme Kaibara l'écrit lui-même, mais uniquement d'écrire... bien, sans fautes, et d'être lisible...

Beaucoup de points, donc, restent ainsi à étudier et à analyser. Toutefois, les textes de première main sur l'éducation au Japon faisant, d'une manière générale, cruellement défaut, et plus particulièrement encore lorsqu'il s'agit de l'époque d'Edo, il nous a paru plus conforme à l'esprit du projet éditorial du présent ouvrage – et à l'hommage auquel il participe – de consacrer la plus grande partie des pages qui nous ont été accordées à la traduction des chapitres III et IV de l'ouvrage de Kaibara⁸, de les donner à lire tout simplement...

PRÉCEPTES SUR LES COUTUMES JAPONAISES À L'USAGE DES ENFANTS KAIBARA Ekiken CHAPITRE III

Ce qu'il faut enseigner aux enfants en fonction de leur âge

[1] Au mois de janvier de la sixième année, on enseignera les noms des nombres : un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, cent, mille, dix-mille et cent millions, ainsi que le nom des quatre points cardinaux. On évaluera l'intelligence [des en-

8. Nous avons utilisé comme source principale de notre traduction le texte établi par Ishikawa Matsurô (1968) et en avons conservé le découpage de préférence à celui des versions en langue plus contemporaine (auxquelles nous nous sommes par ailleurs largement référés) d'Ishikawa Ken (1961) et de Matsuda Michio (1969). C'est ainsi, notamment, que nous n'avons pas repris le principe des intertitres – absents de l'original – qui figurent dans ces deux dernières éditions

sont plus âgés que soi. Les personnes de leur entourage, se transformant en professeurs, doivent enseigner très tôt [aux enfants] que bien servir ses parents en les respectant est le devoir le plus important de tout être humain. On enseignera ensuite que l'on doit respecter ses aînés, que l'on ne doit pas être méprisant envers eux, et que l'on doit toujours rester bien attentif à ce qu'ils disent. Ceux que l'on appelle ici aînés, ce sont les frères et les sœurs aînés, les oncles et les tantes, ou encore les cousins, et, outre ceux-ci, tous ceux qui sont plus âgés que soi. Piété filiale et respect des aînés sont les fondements de l'accomplissement de la voie de l'homme. On enseignera que, pour tous, le bien de toute chose commence par là. On enseignera à respecter et à craindre ses parents et ses aînés, à bien écouter leurs enseignements et leurs remontrances, et à ne pas désobéir. Désobéir est une chose extrêmement mauvaise. On ne doit pas tolérer que les enfants n'obéissent pas respectueusement à leurs parents ou fassent fi de ce que leur disent leurs aînés, et lorsque cela se produit on doit les réprimander. Si on laisse les enfants se montrer méprisants envers une personne et que l'on en sourit [au lieu de les rappeler à l'ordre], ils ne distingueront plus le bien du mal et, en pensant que ce qu'ils font n'est pas mal, ils continueront une fois devenus grands. Quand on ne sait pas comment se comporter en tant qu'enfant et en tant que cadet, on devient impoli, incapable de piété filiale et de respect pour ses aînés. Les responsables de tels comportements sont les parents stupides qui encouragent leurs enfants à mal se conduire. En grandissant, on leur enseignera et on leur fera bien assimiler la voie de l'amour envers leurs cadets, de la compassion envers leurs serviteurs, et du respect de leurs professeurs, ainsi que le chemin qui permet aux amis de se nouer ; on leur enseignera les règles de la bienséance pour bien se comporter devant des invités, la façon de s'exprimer, et la voie du respect dû à chacun en fonction de son rang. Ensuite, petit à petit, on enseignera et fera mettre en pratique la voie de la piété filiale et du respect des aînés, celle de la loyauté et de la dévotion, celle de la courtoisie, et celle de l'honneur. On réprimandera ceux qui s'avilissent en désirant les biens d'autrui et en se montrant avides de nourritures et de boissons de luxe ; on leur enseignera qu'il y a des situations qui provoquent la honte. Comme, avant sept ans, les enfants sont encore petits, on acceptera qu'ils se couchent tôt et se lèvent tard, que leurs heures de repas ne soient pas fixées précisément, et que, en toute chose, ils agissent à leur guise. Il est [alors] difficile de leur inculquer par la contrainte les règles une à

une. À partir de huit ans [en revanche], quand on entre ou que l'on sort, quand on se lève ou que l'on s'assied, quand on prend ses repas, il faut assurément le faire après ses aînés et ne jamais les précéder. À partir de cet âge-là, on commencera à enseigner aux enfants à s'écarter devant les gens en les saluant. On réprimandera fortement leurs caprices et on fera en sorte qu'ils n'en fassent pas à leur tête. Ce sont là des choses capitales.

[4] À partir du printemps de cette année-là [celle des huit ans], on apprendra [aux enfants] à écrire les signes de l'écrit en styles carré et cursif. On fera étudier dès le début des calligraphies de qualité correctement présentées. Si les [enfants] étudient en prenant pour modèle une écriture maladroite et incorrecte, ils prendront de mauvaises habitudes et ne parviendront pas ensuite à écrire habilement et correctement. Au début, on fera apprendre à écrire les caractères en grand, en styles carré et cursif. Si [les enfants] écrivent dès le départ en petits caractères, leur main, maladroite, ne pourra rien tracer. À partir de cette année-là, on devra aussi commencer à faire apprendre à lire les signes de l'écrit. Les ouvrages dont les phrases sont longues et complexes¹⁰, comme le *Livre de la piété filiale* [Kôkyô 孝經¹¹], la *Petite étude* [Shôgaku 小學¹²] ou les Quatre Livres [Shisho 四書¹³], sont, pour des débutants, difficiles à lire, difficiles à apprendre, ennuyeux, et ils peuvent entraîner un dégoût de l'étude. Pour commencer, on fera donc lire et apprendre

10. Ce sont les quatre « textes sacrés » du confucianisme : « Grande étude » (*Daigaku* 大學, chin. *Daxue*), « Invariable milieu » (*Chûkyô* 中庸, chin. *Zhongyong*), « Entretiens » de Confucius, « [Livre de] Mencius » (*Môshi* 孟子, chin. *Mengzi*). Les Cinq Classiques, *Gokyo* 五經 (chin. *Wujing*) : « Classique des mutations » (*Eikyô* 易經, chin. *Yijing*), « Classique des odes » (*Shikyô* 詩經, chin. *Shijing*), « Classique des documents » (*Shokyô* 書經, chin. *Shujing*), « Printemps et automnes » (*Shunji* 春秋, chin. *Chunqiu*), « Classique des rites » (*Raiki* 禮記, chin. *Liji*), qui avaient été jusqu'alors considérés comme les textes fondamentaux du confucianisme, se révélaient en effet d'un accès très difficile, si bien que les Quatre Livres furent établis en tant que nouveau canon par Shushi dans le souci de proposer aux débutants des textes plus accessibles.

11. Chin. *Xiaojing*. L'ouvrage rapporte l'enseignement de Confucius 孔子 (Kôshi, chin. Kong Zi, vers 551-479) concernant la piété filiale, qui se trouve être le fondement et l'expression de la vertu et varie en fonction des différentes appartenances sociales. Il fut rédigé vers la fin de l'époque des Royaumes combattants (403-221) par un des disciples de Confucius, Sôshin 曾參 (chin. Zeng Shen).

12. Chin. *Xiaoxue*. Ou « Livre des Manières », il traite d'éthique et d'étiquette et, destiné à des débutants, il fut rédigé à partir de l'enseignement du philosophe chinois fondateur du néo-confucianisme Shushi, par un disciple de celui-ci, Ryûshichô 劉子澄 (chin. Liu Zicheng), en 1177.

13. Chin. *Sishu*.

par cœur des textes dont les phrases sont courtes, faciles à lire et faciles à mémoriser.

[5] À partir de dix ans, les enfants suivront l'enseignement du maître, lequel leur fera entendre le principe des Cinq vertus du confucianisme et la voie des Cinq relations humaines. On lira et on fera étudier les livres des Sages. En ce qui concerne le contenu des livres qui seront lus, on devra d'abord expliquer les passages importants dont le sens est facile à percevoir et à comprendre. Après cela enfin, on lira la *Petite étude*, les Quatre Livres et les Cinq Classiques¹⁴. Durant tout ce temps, on devra faire apprendre à la fois les arts des Lettres et ceux des Armes. On dit souvent qu'il faut commencer à enseigner l'écriture [*tenarai* 手習] vers l'âge de onze ans, mais, à mon avis, il est alors trop tard. Si l'enseignement n'est pas plus précoce, [l'enfant] devient rebelle et indiscipliné, il en vient à détester les leçons, étudie paresseusement et il lui est difficile ensuite de travailler et d'acquérir des connaissances. Il faut enseigner très tôt aux enfants à aimer et à respecter les gens, ainsi qu'à accomplir le bien en gardant le cœur et le visage sereins. Par ailleurs, on enseignera à ne pas être bruyant et à ne pas agir sans réfléchir, en restant toujours calme dans son cœur et ses actes.

[6] Quinze ans est traditionnellement l'âge où l'on entre à la grande école [*daigaku* 大學] pour étudier. À partir de ce moment-là, on doit étudier principalement les obligations, la morale et la manière de diriger les hommes. Telle est la voie de la grande étude. Les enfants des familles de haut rang, tout particulièrement, auront en grandissant la lourde charge d'être au-dessus des autres, d'avoir la responsabilité de nombreuses personnes et de devoir les diriger. Il faut absolument leur trouver un bon professeur dès leur enfance, leur faire lire les livres, leur enseigner la voie des anciens temps, et leur faire comprendre comment bien ordonner leur vie et diriger les gens. Si un [de ces] homme[s] n'a pas assimilé la voie du gouvernement, il se trouvera dans une situation difficile qui nuira aux nombreuses personnes que la voie du Ciel lui aura confiées, et ce sera terrible pour lui. Par ailleurs, les autres hommes aussi, en fonction de leur condition, auront à diriger des êtres humains. Il faut [donc, à eux aussi, leur] enseigner cette voie. Même ceux qui sont intellectuellement en retard doivent comprendre le sens général de la *Petite étude* et des Quatre Livres entre quinze et vingt

14. Voir note 10.

ans. Ceux qui sont brillants doivent étudier plus largement encore et apprendre beaucoup.

[7] Autrefois, en Chine, on disait que l'on atteignait la majorité [*genpuku* 元服] à vingt ans, au moment de la prise du bonnet viril¹⁵ [*kamuri* 冠]. La [cérémonie du] *genpuku* consistait [pour les garçons¹⁶] à se « couvrir le chef », c'est-à-dire à porter le bonnet viril. Au Japon aussi, autrefois, dans les familles de l'aristocratie et dans les familles de guerriers, [les garçons] se coiffaient dans leur vingtième année d'un bonnet viril [*kôburi eboshi* 冠烏帽子]. À cette époque, il y avait des fonctionnaires responsables de la coiffe des cheveux en chignon [*rihatsu* 理髮] et de la prise du bonnet viril [*kakan* 花冠]. Aujourd'hui encore [ces coutumes ont] cours dans les familles de l'aristocratie, et, dans les familles de guerriers, on appelle aussi *genpuku* l'acte consistant à couper la frange, acte qui a remplacé la prise du bonnet viril d'autrefois. Tant que l'on n'a pas célébré le *genpuku*, on est encore un enfant. Mais une fois le *genpuku* célébré, on doit suivre dorénavant la voie des adultes. On doit se défaire de son cœur d'enfant, se conduire en adulte vertueux, étudier beaucoup et accomplir des actes irréprochables. On doit travailler à agir vertueusement comme l'impose l'âge. Autrefois aussi on blâmait ceux qui, bien qu'ayant célébré le *genpuku*, ne se conduisaient pas en adultes, et on disait d'eux qu'ils n'avaient toujours pas abandonné leur cœur d'enfant.

Méthode pour [enseigner] la lecture

[8] On appelle Classiques [*kei* 經] les livres des Sages [*seijin* 聖人]. Les Classiques sont immuables. L'enseignement des sages est éternel, il règle la vie de tous les hommes, et c'est pour cela qu'on dit [leurs livres] immuables. On appelle Classiques les Quatre Livres et les Cinq Classiques, et on appelle Commentaires [*den* 傳] les livres des érudits [*kenjin* 賢人]. Les Commentaires présentent les enseignements des Sages et les transmettent au monde entier et aux générations futures. On appelle Commentaires les notes portant sur les Quatre Livres et les Cinq Classiques, ou encore les ouvrages¹⁷

15. Nous reprenons ici le terme utilisé par Marcel Granet (1968 : 355).

16. Il n'est bien sûr question ici que d'éducation et de rites masculins.

17. Il s'agit des cinq plus grands philosophes chinois du courant néo-confucianiste de l'époque des Song 宋 (960-1274).

de Shūton-i [周敦頤¹⁸], Teii [程頤¹⁹], Teikō²⁰, Chōōkyō [張橫渠²¹], Shuki [朱熹²²], ainsi que tous les livres écrits par les Sages qui se sont succédé. Les Classiques et les Commentaires ont été écrits par les Sages et les érudits d'autrefois. Leur contenu respecte les principes du Ciel et de la Terre et enseigne la voie de l'homme. Ces principes sont véritablement les plus justes qui soient et ce sont des modèles dont l'enseignement est valable partout et à toutes les époques. Et comme tous les principes du ciel, de la terre et des hommes, et de toutes les choses [qui existent] y sont contenus, il n'y a nulle part dans l'univers de trésor plus précieux. On doit les révéler et les respecter comme s'ils étaient divins. Il faut en faire grand cas et ne pas les profaner.

[9] Avant de lire un livre, il faut absolument se laver les mains, concentrer son esprit, rectifier sa posture, essuyer la poussière du bureau, poser correctement le livre sur celui-ci et lire assis sur les genoux. Quand on lit un livre à l'attention du professeur, il ne faut pas le poser sur un bureau élevé. On doit lire [le livre] posé sur sa couverture rigide ou bien sur une table basse, ou encore sur son coffret de rangement. Il ne faut absolument pas poser de livre là où passent les gens. Il ne faut pas salir les livres. Quand on a fini de lire un livre, il faut le couvrir et le remettre dans l'état où il était auparavant. On le refermera absolument, même si on abandonne soudainement sa lecture. Il ne faut, de plus, jamais lancer ni enjamber un livre. Il ne faut pas utiliser un livre comme oreiller. Il ne faut pas marquer les livres en les pliant. Il ne faut pas tourner les pages en utilisant sa salive. Si, sur de vieux papiers, sont écrits des mois des Classiques ou des Commentaires, ou bien encore le nom de quelque Sage ou érudit, on évitera respectueusement de les utiliser pour un autre usage. On ne souillera pas non plus les vieux papiers où sont écrits le nom du souverain ou celui de ses parents.

[10] On évalue ce que savent les enfants et on les fait entrer à l'école à partir de sept ans. Au début, on leur fera lire des livres tôt le matin, mais pas l'après-midi ; on ne doit pas accabler leur esprit. Au bout de six mois, on les fera lire aussi l'après-midi.

18. Chin. Zhou Dunyi. Shūrenkei 周濂溪 (1017-1073).

19. Chin. Cheng Yi. Teisan 程伊川 (chin. Cheng Yichuan, 1033-1107).

20. Chin. Cheng Hao. Teimeidō 程明道 (chin. Cheng Mingdao, 1033-1085), frère du précédent.

21. Chin. Zhang Hengqu (1020-1077).

22. Chin. Zhu Xi. Il s'agit de Shushi.

[11] Lorsqu'on lit un livre, il ne faut absolument pas le lire vite, en se dépêchant. On doit le lire lentement et en distinguant clairement chaque signe, chaque verset. Il ne faut pas se tromper, ne fût-ce que d'un seul signe. On doit lire avec son esprit, avec ses yeux et avec sa bouche. Des trois voies, la plus importante est celle de l'esprit. Si l'esprit est absent, on a beau regarder, on ne peut voir. Si on ne lit pas avec son esprit, on a beau lire mécaniquement avec sa bouche, on ne retient rien. Si on lit et mémorise par cœur à la hâte, sans réfléchir, alors, longtemps après, on aura tout oublié. Il suffit pourtant simplement de se concentrer et de lire et relire de nombreuses fois pour mémoriser naturellement un livre et s'en souvenir longtemps. On doit le lire attentivement en comptant le nombre de lectures. Après avoir bien étudié un livre, on doit passer au suivant. À côté des ouvrages utiles que sont les Classiques des Sages et les Commentaires des érudits, il ne faut pas s'intéresser aux livres futiles. On doit mettre en ordre son esprit, mesurer sa conduite, ne pas dire n'importe quoi, ne pas rire, ne pas entrer et sortir sans raison, ne pas bouger intempestivement et bien se concentrer sur l'étude. On doit toujours être économe de son temps et ne pas le gaspiller inutilement et en pure perte.

[12] L'enseignement des textes chinois aux enfants ne doit pas être difficile. S'il l'est, si les phrases sont nombreuses et complexes, alors apparaîtra un dégoût envers l'étude, source de souffrances. On choisira donc des textes simples et essentiels que l'on enseignera en petite quantité. On en enseignera une petite quantité à chaque fois et on le fera de façon à faire aimer et non détester l'apprentissage de la lecture. On ne doit pas décourager les esprits avec des choses difficiles et pénibles. On doit fixer les programmes d'étude quotidiens avec suffisamment de modestie pour qu'ils soient satisfaisants, et progresser assidûment jour après jour. Pour enseigner à des enfants, un professeur [extérieur à la famille] est en général absolument nécessaire. Toutefois, s'il ne s'en trouve pas, ce sont les pères ou les frères aînés qui devront faire lire [les enfants] en fixant eux-mêmes les programmes quotidiens. Si [pères ou frères aînés] ne se donnent pas de la peine, il n'y aura pas d'enseignement.

[13] Concernant la lecture des livres propres aux premiers temps, on enseignera tout d'abord des textes dont les phrases sont courtes, faciles à lire, faciles à retenir. Si on enseigne dès le début des textes qui comportent de longues phrases, cela devient vite ennuyeux. On doit commencer par ce qui est facile et aller ensuite

vers ce qui est difficile. On enseignera d'abord le sens des caractères [transcrivant les mots] « piété filiale et respect des aînés », « loyauté », « politesse », « honneur »²³, puis on fera lire et mémoriser par cœur les mots contenus dans l'ouvrage *Wakan meisû* [和漢名數]²⁴ tels que les noms des « Cinq vertus fondamentales », des « Cinq types de relations humaines », des « Trois principes fondamentaux du confucianisme », des « Trois vertus fondamentales », des « Trois choses [nécessaires pour régner] », des « Sept sentiments », de départ menant aux quatre vertus », des « Quatre points des « Quatre leçons », des « Cinq choses importantes sur le plan de l'étiquette », des « Six arts », des « Deux pôles opposés », des « Deux principes », des « Trois astres », des « Quatre saisons », des « Quatre directions », des « Quatre vertus », des « Quatre classes », des « Cinq éléments naturels », des « Dix troncs célestes [du calendrier chinois] », des « Douze signes horaires [ou rameaux terrestres du calendrier chinois] », des « Cinq saveurs », des « Cinq couleurs fondamentales », des « Cinq notes », des « Vingt-quatre principes », les noms japonais des douze mois de l'année, les noms des Quatre Livres et des Cinq Classiques, les titres des Trois histoires de la Chine, les titres des Six histoires du Japon, le nom des Soixante-six provinces japonaises, le nom des districts de ces provinces qui sont habités, les noms posthumes des anciens empereurs japonais, le nom des postes d'officiers gouvernementaux, le nom des Trois augustes, des Cinq souverains et des Trois dynasties de Chine, ou encore le nom des ères historiques²⁵. On doit, de plus, compiler des listes de noms d'animaux, d'oiseaux, d'insectes, de poissons, de coquillages ou d'arbres et de plantes, et les faire lire et mémoriser. Et il y a encore beaucoup d'autres choses qu'il est souhaitable de mémoriser. Ce que l'on ne peut pas mémoriser par cœur ne sert à rien. On doit par ailleurs enseigner des textes dont les phrases soient courtes et faciles à retenir, comme les poèmes des premier et deuxième livres du *Classique des odes* [Shikyo 詩經]²⁶,

23. Respectivement 孝弟, 忠信, 礼儀, 廉恥.

24. Ce « Recueil de choses japonaises et chinoises » fut écrit par Kaibara lui-même en 1678.

25. Respectivement 五常, 五倫, 五教, 三綱, 三德, 三事, 四端, 七情, 四勿, 五事, 六藝, 兩儀, 二氣, 三辰, 四時, 四方, 四德, 四民, 五行, 十干, 十二支, 五味, 五色, 五音, 二十四氣, 十二月の異名, 和名, 四書, 五經, 三史の名目, 本朝の六国史の名目, 日本六十六州の名, 其の住せる國の郡の名, 本朝の古の帝王の御諡, 百官の名, もろこしの三皇, 五帝, 三王の御名, 歴代の國號.

les cinq cent quatre-vingt-dix-huit versets du *Môgyû* [蒙求²⁷], le texte du *Seiri jitun* [性理字訓²⁸] en lecture japonaise, ou encore des versets du *Sanjikyô* [三字經²⁹], des poèmes du *Senkashi* [千家詩³⁰] ou encore d'ouvrages du même type que le *Senjimon* [千字文³¹]. Après avoir lu et mémorisé de nombreux livres pris parmi les titres ci-dessus, on doit enseigner les Classiques. On ne doit pas décourager les esprits en enseignant dès le début des classiques difficiles à lire et constitués de phrases longues. On doit commencer l'enseignement des textes classiques en faisant lire d'abord la première partie du *Livre de la piété filiale* et ensuite des chapitres des *Entretiens* de Confucius³². Après avoir lu toutes ces œuvres attentivement, on donnera une explication générale du sens fondamental de ces textes. La *Petite étude* ou les *Quatre Livres* sont difficiles à lire dès le début. Par conséquent, on fera lire auparavant

26. Chin. *Shijing*. C'est le plus ancien recueil de poésie chinoise, une anthologie de trois cent cinq poèmes du nord de la Chine écrits entre le XI^e et le VI^e siècle av. J.-C. C'est le plus important des classiques sur le plan littéraire. La version qui nous est parvenue date du III^e siècle avant notre ère.

27. Chin. *Mengzi*. Livre d'histoire de l'époque des Tang (618-907) qui présente en séquences rimées de quatre caractères, faciles à mémoriser, les faits et gestes de personnages célèbres de l'histoire de la Chine entre l'Antiquité et l'époque des Dynasties du Sud et du Nord (chin. Nanbeichao 南北朝, 316-589).

28. Chin. *Xingli zixun*. Ou *Seiri taizen* 性理大全 (chin. *Xingli daquan*). Compilation de textes et de commentaires philosophiques sur la nature humaine et l'ordre naturel des choses rédigée par Feijakuyô 程若庸 (chin. Cheng Ruoyong) à l'époque des Song du Sud (chin. Nan Song 南宋, 1127-1279).

29. Chin. *Sanjizing*. Livre pour l'éducation élémentaire rédigé par Ôhakukô 王柏厚 (chin. Wang Baihou), à l'époque des Song et qui se présentait sous la forme de versets de trois caractères chinois. Des versions japonaises en furent rédigées à partir du XIV^e siècle qui relaient les actes de courage et de vertu des héros de l'histoire japonaise.

30. Chin. *Qianjishih*. Recueil de poèmes de poètes célèbres des Tang 唐 et des Song 宋.

31. Chin. *Qianziwen*. Le « Livre des mille caractères » est un ouvrage en un seul volume composé de mille caractères n'apparaissant qu'une seule fois chacun et disposés en deux cent cinquante versets de quatre caractères. Il a été utilisé pendant des siècles pour l'apprentissage de l'écriture et de la lecture et a été de très nombreuses fois imité : il en existe différentes versions (Galan, 1998a).

32. Ouvrage en dix ou vingt volumes que la légende dit avoir été apporté au Japon par l'érudite coréen Wani 王仁 vers la fin du IV^e siècle de notre ère. Il rassemble propos et anecdotes liés à la vie de Confucius ainsi que les entretiens que celui-ci eut avec ses disciples. Exprimant les fondements de la pensée du Maître et détaillant les règles d'éthique quotidienne, il est considéré comme le plus important et le plus prestigieux de tous les classiques confucéens. On pense généralement qu'il a été composé, dans la forme sous laquelle il est parvenu au Japon, à l'orée du I^{er} siècle av. J.-C.

beaucoup de textes [écrits] en phrases courtes [choisis] parmi ceux que je viens de citer, puis on fera lire la *Petite étude* et seulement après les Quatre Livres et les Cinq Classiques.

[14] Une lecture rapide des livres est à proscrire. On doit s'efforcer avant tout de relire quotidiennement ce qu'on a déjà lu. On doit relire plusieurs dizaines de fois et, une fois accomplies ces lectures, on peut enfin passer à un autre [livre]. Si on relit peu et que l'on préfère aller toujours de l'avant en accumulant [les lectures nouvelles], on oubliera très certainement, et il ne restera rien de l'expérience acquise et de l'expérience transmise par le professeur, même si les livres lus se comptent par dizaines. Si on mémorise bien ne serait-ce qu'un livre, on acquiert des connaissances et c'est bénéfique. On doit absolument mémoriser correctement. Si on ne progresse pas dans l'étude alors qu'on lit des livres, c'est parce qu'on ne lit pas attentivement et qu'on ne mémorise pas. Ceux qui sont normalement doués achèveront en sept ans, entre huit et quatorze ans, la lecture complète de la *Petite étude*, des Quatre Livres et des Cinq Classiques. Si on lit attentivement les Quatre Livres et les Cinq Classiques, qui constituent le fondement de l'étude, les facultés intellectuelles se développeront. Nanti de ces facultés, on augmentera grandement, au fil des années, le nombre des lectures de ce genre.

[15] Au début, quand on initie les enfants à la lecture des livres, il ne faut pas leur enseigner de longues phrases. On enseignera [seulement] un ou deux versets. Il ne faut pas non plus en enseigner beaucoup en une seule fois. S'il y en a beaucoup, ils deviennent difficiles à mémoriser et même s'ils sont mémorisés, ils ne le sont pas solidement. En plus, [cette méthode] fait détester l'étude. On veillera donc absolument à enseigner peu de choses à chaque fois afin que ce ne soit pas ennuyeux. Pour cela, au début, on fera simplement apprendre les signes un par un, deux par deux ou trois par trois. Par la suite, on enseignera verset par verset. Quand les enfants connaîtront les signes et auront mémorisé les versets, on les fera lire par eux-mêmes. Pour enseigner deux versets, on fera d'abord lire et mémoriser le premier et, quand il aura été lu attentivement, on passera à l'autre et on procédera de la même façon : on terminera en faisant lire à la suite les deux versets ensemble. En procédant ainsi, on poursuivra l'enseignement des versets deux par deux pendant quelque temps. Par la suite, quand le nombre de signes deviendra plus important, on les enseignera et on les fera lire en les divisant en deux ou en trois séquences. On fera lire cha-

cune d'entre elles attentivement, puis toutes ensemble du début à la fin. S'il y a des passages difficiles à mémoriser, on les fera lire plusieurs fois, seuls. S'il y a, par ailleurs, des passages extrêmement faciles à lire, [le professeur] ne les lira pas et laissera lire [les enfants]. C'est la méthode la plus efficace qui soit.

[16] Quand on lit un livre, on doit absolument le faire avec une ponctuation³³ sûre, on doit prononcer clairement et bien distinguer les sons simples et les sons voisés, ne pas se tromper dans les signes qui permettent la lecture du *kanbun* en japonais et connaître parfaitement les particules et les variations des mots variables. On ne reproduira pas les erreurs des gens ordinaires qui négligent ces différents points.

[17] Même si, sur le moment, on est capable de réciter correctement un livre qu'on vient de lire, si on ne le relit pas pendant longtemps, nul doute qu'on l'oubliera. C'est pourquoi, quand on a fini de lire un livre, on doit de temps en temps relire ceux que l'on a déjà lus. On doit lire chaque jour les passages qui ont été enseignés lors des trois, quatre ou cinq dernières leçons, et introduire ensuite la leçon du jour. Si l'on procède de cette manière, on n'oubliera pas.

[18] Si, chaque jour, on apprend une chose bonne et on accomplit une bonne action, alors, petit à petit, [connaissances et bonnes actions] s'accumulent nécessairement. On ne doit ni omettre ni négliger les bonnes actions quotidiennes. Au début, on notera, chaque jour, un ou deux enseignements, tels que ceux des événements historiques tirés du *Môgyû* ou du *Nikki koji* [日記故事³⁴], et une ou deux bonnes actions. On notera par ailleurs chaque jour deux ou trois choses diverses. Si on écrit une chose par jour, au bout d'un an, cela en fait trois-cent-soixante. Cette méthode est aussi valable pour la lecture et la mémorisation des poèmes. Si on mémorise un poème par jour, en une année, cela en fait trois cent soixante. On ne manquera pas de les réciter chaque jour et, en poursuivant [cet effort] sur une longue période, le profit sera grand.

[19] Quand on explique pour la première fois un livre à de jeunes enfants, on doit parler simplement, clairement, avec des

33. *Kunô* 句讀, « ponctuation », est à comprendre ici dans le sens de « façon de couper les groupes de mots », synonyme de lecture, plutôt que dans le sens actuel, plus « technique », du mot ponctuation.

34. Chin. *Riji gushi*. Recueil d'événements historiques qui était utilisé dans les premiers temps de l'étude.

phrases courtes et en étant facilement audible. Il ne faut pas enseigner des choses relevées, profondes, embrouillées, complexes, difficiles à écouter, et qui ne sont pas adaptées aux enfants. De plus, il ne faut pas parler en utilisant beaucoup de mots et en faisant de grandes phrases. On utilisera peu de mots et on sera facilement compréhensible. On expliquera d'abord rapidement le premier chapitre du *Livre de la piété filiale* et certains chapitres des *Entretiens* de Confucius. Cela servira de base. Quand on expliquera la *Petite étude*, on le fera légèrement et sans entrer dans les détails. Il ne faut pas expliquer profondément ni trop insister. Telle est la méthode pour enseigner aux enfants.

[20] Au cours de la lecture, on enseignera aux enfants le sens du texte en quelques mots. Au sujet du *Livre de la piété filiale*, par exemple, on indiquera que Chūjī [仲尼³⁵] est un autre nom de Confucius, et que cet autre nom est celui qu'il prit en entrant dans l'âge adulte ; que le caractère *shi* [子³⁶] désigne le maître ; que Sōshi [曾子³⁷] est le disciple de Confucius et [Sō]shin [曾參³⁸] l'autre nom de ce dernier ; que Sennō [先王³⁹] est un roi sacré de l'ancien temps ; que *fubin* [不敏] signifie stupide. De plus, quand on lira le premier chapitre des *Entretiens* de Confucius, on précitera que *manabu* [學⁴⁰] signifie étudier ; que *narau* [習] désigne le fait d'assimiler [et/ou de mettre en pratique⁴¹] les choses que l'on a étudiées ; que *yorokobu* [悦⁴²] a le sens de trouver intéressant et *tanoshimu* [樂] celui de trouver très intéressant. Si l'on enseigne de cette façon le sens du texte au cours de la lecture, [les élèves] pourront comprendre l'ouvrage de façon naturelle.

[21] Comme le dit l'ancien adage, « les saisons s'écoulent et le temps file comme une flèche ». Ou encore, « on doit économiser le temps ; le temps file comme le courant ». Le défilement des jours s'accélère d'année en année. Comme l'eau qui coule, les choses passées ne reviennent pas. Cette heure de ce jour de cette année ne repassera pas une deuxième fois. Passer les jours à ne rien faire, nonchalamment, c'est vivre inutilement. On doit économiser [son temps]. Taiu [大禹⁴³] lui-même, qui était un grand sage, écono-

35. Chin. Zhongni.

36. Chin. zi.

37. Chin. Zengzi.

38. Chin. Zeng shen.

39. Chin. Xian Wang.

40. Cf. infra, Livre IV, [29], note 108.

41. Chin. Dayu. Un des rois sacrés de la Chine (vers 2200 av. J.-C.), fondateur de la dynastie Xia 夏.

misait le moindre de ses instants. Alors, d'autant plus nous, qui sommes des hommes ordinaires. On peut dire en quelque sorte que les Sages n'ont que faire des trésors et que ce sont leurs instants qu'ils thésaurisent. C'est durant l'enfance que la mémoire est la meilleure, et ce qui nécessite plusieurs jours pour être mémorisé à l'âge adulte est, dans l'enfance, mémorisé en une seule journée ou demi-journée et subsiste jusqu'à la mort. C'est le trésor de la vie. Pour n'avoir rien à regretter dans sa vieillesse, on doit économiser son temps quand on est enfant et travailler avec enthousiasme. Si l'on fait comme cela on n'aura nul regret.

[22] En ce qui concerne la façon de lire des livres et d'étudier, il faut, tant qu'on est jeune et que l'on a de grandes capacités de mémorisation, lire attentivement, sans cesse, les Quatre Livres et les Cinq Classiques. On doit les réciter par cœur le plus de fois possible. Toutefois, cela ne se limite pas à l'enfance et on doit, en vieillissant aussi, toujours reprendre les mêmes lectures. C'est non seulement le fondement de l'étude [pour connaître] son devoir [d'homme], mais aussi la méthode pour étudier la structure des textes. On lira ensuite avec les yeux⁴², des dizaines de fois, le *Commentaire de Zuo des Printemps et Automnes* [Saden 左傳⁴³]. Cela est d'un grand bénéfice. Tel est le secret de l'étude et on se doit de le connaître.

[23] Dans la petite enfance, on doit, de tous les Classiques, réciter le *Mencius* [Mōshi 孟子⁴⁴] avec une attention toute particulière. Non seulement il est d'une très grande utilité pour l'étude de ses obligations, mais c'est en outre un matériau de base utile pour [apprendre à] rédiger des textes. Ce livre est un modèle qui permet de développer ses capacités de rédaction. On dit d'ailleurs que Shushi lui-même apprit la grammaire en lisant le *Mencius*. Pour composer des textes, on doit en outre réciter avec grande attention le *Dankyū* [檀弓⁴⁵] du Classique des rites [Raiki 礼

42. *Kandoku* 看讀, par opposition à la lecture « à haute voix » de type *so-doku*.43. Chin. *Zuozhuan*. Appelé aussi *Sashiden* 左氏傳 (chin. *Zuoshizhuan*), ou encore *Shunjū sashiden* 春秋左氏傳 (chin. *Chunqiu zuoshizhuan*), ce sont des commentaires sur le classique « Printemps et automnes », *Shunjū* 春秋 (chin. *Chunqiu* ; ou *Annales de Lu*, chroniques historiques de l'État de Lu entre 722 et 481 av. J.-C. compilées par Confucius et ses disciples) rédigés par l'un des disciples de Confucius, Sakyōmei 左丘明 (chin. *Zuo Qiuming*).44. Chin. *Mengzi*. Le livre de Mencius (Mōshi 孟子 (chin. *Mengzi*), vers 390-305) est le dernier texte à avoir été intégré parmi les classiques confucéens au XI^e siècle.45. Chin. *Tangong*. Second traité du Classique des rites.

記⁴⁶) et le *Kôkôki* [考工記⁴⁷] extrait des *Rites des Zhou* [Shūrai 周禮⁴⁸]. Ce sont tous des Commentaires des Anciens. On choisira, par ailleurs, parmi des écrits en *kanbun* tels que ceux⁴⁹ de Kan'yu [韓愈⁵⁰], Ryūsôgen [柳宗元⁵¹], Ôyôshû [歐陽修⁵²], Soshoku [蘇軾⁵³], ou Sôkyô [曾鞏⁵⁴], des textes qui combleront l'esprit, et on en mémorisera pour toujours trente volumes en les récitant et en les écrivant par cœur. L'étude de l'art de la rédaction devra absolument se dérouler de cette façon.

[24] On lira par cœur et on écrira par cœur, chaque jour, cent fois cent signes des Quatre Livres. On mémorisera de même la place des caractères et la place des mots vides [de la grammaire chinoise]. Même un vieillard avec quelques efforts peut y parvenir facilement. À plus forte raison, s'il s'agit d'un enfant. À partir de la récitation des Quatre Livres, on parviendra [à la compréhension] de ses propres obligations et on pourra ensuite lire facilement toutes sortes de livres. Si par ailleurs on mémorise bien l'enchaînement des phrases, la façon de placer les signes, la place des mots vides, cela sera également utile pour rédiger des textes. Si on étudie et mémorise les Quatre Livres de cette façon, on peut dire que l'essentiel du travail du débutant est fait. Les *Enregistrements* de Confucius comportent douze mille sept cents signes, le *Mencius* trente-quatre mille six cent quatre-vingt-cinq, la *Grande étude* [Daigaku 大學⁵⁵], commentaires compris, mille huit cent cinquante et un signes et l'*Invariable milieu* [Chûyô 中庸⁵⁶] trois mille cinq cent

46. Chin. *Liji*. Compilation par Taitoku 戴德 (chin. Daide), érudit de la fin de la Dynastie des Wei du Nord (chin. Bei Wei, 北魏, 386-534), de rites confucéens établis à la fin de la dynastie des Zhou 周 (1050-256 av. J.-C.) et durant celle des Han 漢 (256 av. J.-C.-220). Il s'agit en fait d'un commentaire du « Classique des rites », aujourd'hui perdu.

47. Chin. *Kaogongji*. Sixième chapitre des Rites des Zhou.

48. Chin. *Zhouli*. Description du système administratif de la dynastie des Zhou.

49. Ce sont tous des poètes chinois des époques Tang et Song.

50. Chin. Han Yu (768-824).

51. Chin. Liu Zong yuan (773-819).

52. Chin. Ouyang Xiu (1007-1072).

53. Chin. Su Shi (1036-1101).

54. Chin. Zeng Gong (1019-1083).

55. Chin. *Daxue*. Traitement des principes confucéens relatifs à la politique et à la société, ce livre faisait partie, à l'origine, du *Classique des rites*, dont il constituait le chapitre xxxix.

56. Chin. *Zhongyong*. Ce livre, qui traite de l'union de l'homme et du Ciel selon la voie de la vérité et de la loyauté en reprenant les commentaires de Shushih, est attribué à Shishi 子思 (chin. Zisi, vers 483-402 av. J.-C.) et faisait également partie, à l'origine, du *Classique des rites*, dont il constituait le chapitre xxxvii.

soixante-huit signes. L'ensemble des Quatre Livres totalise cinquante deux mille huit cent quatre signes. Si on apprend à lire et à écrire par cœur cent caractères par jour, on en a terminé en cinq cent vingt-huit jours, ce qui fait dix-sept mois et dix-huit jours. En moins d'un an et demi, tout est terminé. On doit procéder de cette manière, en commençant très tôt. Il n'y a pas de façon d'étudier supérieure à celle-là. À travailler ainsi avec facilité, les bénéfices sont extrêmement grands. Moi-même, quand j'étais jeune, je ne connaissais pas cette bonne méthode et le temps est passé en vain. J'ai maintenant atteint l'âge de quatre-vingts ans, les années s'accumulent et comme finalement je suis arrivé à pouvoir suivre tant bien que mal le chemin de l'étude, mes regrets sont aujourd'hui immenses. Si, par ailleurs, on lit avec grand soin cent fois, au cours de leçons quotidiennes, l'intégralité du *Livre des odes* et du *Shûeki* [周易⁵⁷], qui sont les livres les plus purs des Classiques, [en y ajoutant] trente mille signes parmi les plus essentiels des quatre-vingt-dix-neuf mille signes du Classique des rites, [ainsi que] plusieurs dizaines de milliers de phrases parmi les plus utiles du *Commentaire sur les Printemps et les Automnes*, alors, on sera très certainement sans égal en ce qui concerne la littérature [chinoise]. Telle est la bonne façon d'étudier.

[25] Les Histoires sont des textes qui nous font connaître le passé. Ce sont des documents. Comme les livres d'histoire permettent de s'instruire sur le présent en réfléchissant aux époques passées, il faut les lire à la suite des Classiques. Il faut lire les livres d'histoire japonais et chinois pour connaître le passé et le présent, parallèlement à la lecture principale qui est celle des Classiques. Ceux qui ne connaissent pas les livres parlant des choses anciennes resteront dans l'obscurité et ne pourront jouer aucun rôle. On fera débiter [l'étude de] l'histoire du Japon par les Six histoires officielles [Rikkokushi 六國史] qui commencent avec les *Chroniques du Japon* [Nihongi 日本記⁵⁸] et on ira jusqu'aux histoires non officielles contemporaines. Celles-ci sont très nombreuses. On

57. Chin. *Zhouyi*. Il s'agit du « Classique des mutations », *Etikyô*. Plus célèbre sous le nom de « Yik'ing », c'est un livre de divination assez obscur qui traite des lois de l'univers et des différents phénomènes unissant l'homme et la nature. Certaines parties de l'ouvrage remonteraient au I^{er} millénaire avant notre ère, plus vraisemblablement aux VI^e ou VII^e siècles avant notre ère.

58. Compilées sur ordre impérial, elles sont rédigées en chinois. Le *Nihongi* ou *Nihon shoki* fut achevé en 720.

doit prendre en compte leur diversité. Concernant l'histoire de la Chine on débute par le *Commentaire de Zuo sur les Printemps et Automnes*, les *Mémoires historiques* [Shiki 史記⁵⁹] et l'*Histoire des Han* [Kanjo 漢書⁶⁰]. L'*Abrégé du miroir universel sur l'art de gouverner* [(Shiji tsugan) kôroku (資治通鑑)綱目⁶¹] de Shushi parcourt les époques successives et enseigne ce qu'est toute chose dans le monde : son utilité est avérée partout et pour toutes les époques. Excepté les Classiques et les Commentaires, aucun ouvrage ne le dépasse. Dans ce seul livre, sont clairement mentionnés tous les principes nécessaires pour connaître les choses anciennes, permettre de discerner le bien et le mal, et aider à gouverner tous les États du monde. C'est un véritable trésor de l'humanité. Les personnes savantes doivent le lire souvent. C'est, tout particulièrement, un modèle pour ceux qui dirigent les États. Par ailleurs, il est bon de regarder aussi le premier volume du *Miroir universel sur l'art de gouverner* [(Shiji) tsugan (資治)通鑑⁶²] ainsi que la *Suite au miroir universel* [(Tsugan) zokuhen (通鑑)續編⁶³]. Le premier va de Fukki [伏羲] à la dynastie des Zhou [周⁶⁴] et traite de ce qui précède la période dont il est question dans le *Kôroku* de Shushi. Le second traite de la dynastie des Song [宋⁶⁵] et de celle des Yuan [元⁶⁶], c'est-à-dire de la période qui suit ce dont il est question dans le *Kôroku* de Shushi. Si, à la suite de cela, on lit, par exemple, le *Kômei tsûki* [皇明通記] ou le *Kômei jikki* [皇明實記⁶⁸], on pourra balayer l'ensemble des époques anciennes et modernes.

[26] On doit, dès l'enfance, consacrer son temps libre à l'étude et ne pas s'amuser en vain. On doit s'amuser avec l'écriture, la lecture des livres et l'étude des arts. En procédant ainsi, bien qu'il

59. Chin. *Shiji*. L'ouvrage fut rédigé par le célèbre historien chinois Shibaen 司馬遷 (chin. Sima Qian, 145-86 av. J.-C.).

60. Chin. *Hanshu*. Ouvrage rédigé par Hango 班固 (chin. Bangu, 32-92).

61. Chin. *Zizhi tongjian gannu*. Ouvrage rédigé par Shushi à partir du *Jiji tsugan* (Leçons complètes pour aider au gouvernement) de Shibakô 司馬光 (chin. Sima Guang, 1019-1086), dont il reprenait l'essentiel en y ajoutant critiques et compléments.

62. Chin. *Zizhi tongjian*. De Shibakô (voir note précédente).

63. Chin. *Tongjian xubian*. Ouvrage en quarante-deux tomes dont le contenu complète le *Tsugan zokuhen*.

64. Fuxi, le premier des Trois Augustes.

65. Chin. Fuxi. 1121 av. J.-C.-256 av. J.-C.

66. 960-1279.

67. 1277-1362.

68. Le *Kômei tsûki* et le *Kômei jikki* sont deux chroniques historiques de l'époque des Ming 明 (1368-1644).

soit vrai qu'] au début ce n'est pas très plaisant, si on s'adonne petit à petit à l'étude, on en vient par la suite à se divertir et cela cesse d'être un problème. Comme, en général, tout est réalisable avec le temps, il n'y a pas de plus grand trésor que le temps. Cela vaut pour tous : guerriers, paysans, artisans, marchands. Ceux qui dépendent en vain une chose aussi précieuse que le temps ou bien encore passent leurs journées soit à ne rien faire en gaspillant leurs instants dans la fréquentation de vauriens, soit encore à accomplir des actions inutiles, n'acquerront jamais aucun savoir ni aucun talent, et, inférieurs aux autres hommes, seront méprisés par tous. Comme, pendant l'enfance, l'énergie et la mémoire sont très performantes, on doit économiser son temps et lire des livres. Faire cela jusqu'à sa mort, sans jamais faillir, tel est le trésor de toute une vie. Étant donné qu'au fil des ans, les tâches deviennent de plus en plus nombreuses, que l'on a de moins en moins de temps, que l'énergie diminue et que la mémoire aussi faiblit, même si l'on s'adonne avec ferveur à l'étude, les résultats sont maigres. Aussi faut-il, dès le plus jeune âge, prendre bien conscience de [cette réalité] et étudier sans gaspiller son temps. Si on néglige ce fait tandis que l'on est jeune, alors il ne faudra pas le regretter plus tard. J'ai déjà dit tout cela, mais c'est une manie du vieillard que je suis que de répéter toujours la même chose. Sans doute est-ce ennuyeux pour ceux qui m'ont entendu, mais si j'insiste tant, c'est parce que je pense qu'il est de la plus haute importance de faire comprendre ce point aux jeunes enfants. Il faut, plus que tout, étudier les choses qui serviront plus tard. Si l'on n'étudie pas dès le début [de sa vie], on ne prendra jamais de plaisir par la suite. Il faut bien garder cela à l'esprit pour, après, ne pas regretter. Si, par manque d'humilité, on néglige [ces réalités] au début [de sa vie], assurément ensuite on le regrettera.

[27] Si les enfants ne mémorisent pas un grand nombre de signes quand ils lisent des livres, leur capacité en lecture sera nulle et ils ne pourront pas étudier. De plus, s'ils ne connaissent pas les signes de l'écrit, ils ne connaîtront rien des affaires du monde. Même dans l'étude des arts, ne pas connaître les signes empêchera d'en comprendre les bases et sera source de méprises. Mais si on connaît les signes, alors on pourra pénétrer le sens de ces textes.